

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 1

Artikel: Mon pommier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vertis-toi, etc. Vous savez le reste. Mais tout cela nous mènerait trop loin.

J'éprouve quelques regrets, je préférerais, je l'avoue, la vieille Berne. Mais j'ai tort, je le sens bien, car une voix me crie : Sois donc sinon de ton siècle, au moins de ton époque. Ne suffit-il pas de faire parade de qualités, de vertus, de talents, de feindre de respecter ce qu'au fond l'on méprise, de faire preuve de souplesse, ô républicain ? Cela mène à tout.

La parcimonie montrée par les Chambres fédérales dans leur dernière session, n'a pas plu à tout le monde, à commencer par les employés qui comptaient sur une augmentation à la fin de la période triennale. Quant aux fonctionnaires qui ne connaissent ni les minima ni les maxima, faits seulement pour les pauvres diables, et qui émargent leur traitement complet dès le jour de leur entrée en fonctions, ils rient encore des économies qui ne les touchent en rien. Ainsi va le monde.

On a beaucoup ri de l'idée émise par la conférence de Constantinople de faire occuper la Bulgarie par des troupes suisses, et l'on a eu grandement tort à mon avis. C'est probablement la nouvelle du déficit fédéral qui a suggéré cette idée au représentant de la philanthropie Albion, le marquis de Salisbury, auquel je propose d'envoyer une adresse de félicitations bien méritée.

En effet, nos divisions pourraient ainsi aller successivement se perfectionner dans l'art de la guerre, sur le compte des Turcs ou de la Grande-Bretagne, et il ne serait plus question de réduire notre armée ou de diminuer son instruction.

Comme la situation de l'Orient menace de se prolonger indéfiniment, nous n'aurions pas un sou à dépenser, partant plus de déficit, sans parler de la gloire d'assurer la paix du monde.

Coumeint quiet lài a dâi valets, dâi tsé-vaux et dâi rats que sont dâi crâno lulus.

Les valets. Lè valets dè T... et cliâo dè R... s'amâvon pas. Y'avâi dâi dzalozî pè rappoo à cauquîs gaupès dè T... que cliâo dè R... reluquâvon ; et cliâo dè T... ne volliâvon pas cé commerce. Et vo sèdè coumeint cein va avoué cliâo diablîs dè felhiès : on n'est pas fotu dè savâi cein que le sè peinson, kâ le font boun' asseimblîant à ti lè galés valets et à ti cliâo que ne sont pas dâi bedans. Conto bin que l'amâvon gaillâ cliâo dè R... et que l'ariont prâo volliu fèrè on bet d'accordâiron avoué leu, pace que l'étiôn dè défrou, que l'étiôn adé bin revous et que y'avâi petètrè mé à espèrà qu'avoué lè z'auto qu'on cognessâi pî trào bin, mâ tot parâi se cein allâvé ratâ, faillâi pas mépresî cliâo dè T..., kâ faut onco mî avâi 'na crouîe couenne què rein dâo tot. Tantiâ que cein allâvé dinsè et que lè valets dè T... sè desont : s'on pâo gravâ âi z'auto dè vairè noutrès gaillardès ne lè vollièin prâo avâi et l'est po cein que sè vouistâvon ti lè iadzo que sè trovâvon einseim-

blio. Permi cliâo dè R... y'ein avâi dou que fasont prâo lâo vergalant quand l'étiôn solets, mâ n'étiôn jamé quie quand faillâi rolhî. A stu derrâi bounan sont z'u dansî à T... et quand l'a faillu sè reintornâ, sè sont de : s'agit pas dè cein, faut allâ ti dè beinda, l'âi vâo avâi oquiè. Ora pâo-t-on comptâ su vo, que firon âi dou capons ? — « Oh ! n'aussi pas pouâire, que repondiron, non dè non ! se ne vignon pas, ne tindreint bon ! »

On tsévau. Grietz avâi tsandzi dè tsévau à la fâire dè Voulièreins, po cein que lo sin étâi on bocon trào vi. On part dè dzo après, sè trovâvé à la pinta, binsu po bâire quartetta.

— Et pi ! que lâi fâ lo carbatier, lo tsévau que vo' âi atsetâ est-te épouâirâo ?

— Oh na ! pas pi ! vouâiquie trâi nés que cutsè tot solet à l'étrâblio.

Lè rats. Lo grand Calonier dévessâi batsî et l'avâi met dè coté on bio jambon que l'avâi peindu âo pâilo derrâi. Quand lo momeint dè lo mettrè couâirè arrevâ, ye lo va dépeindrè po l'épussatâ on bocon et po lo rêssi, mâ, lo crairiâ-vo ! sè trovâ bornu. Y'avâi finnameint cauquîs pétolès dè rat que regatâvon per dedein, mâ po dè la pedance, ne restâvé quâsu perein què l'ou et la couenne. Vo pâodè peinsâ diéro Calonier fe motset quand cein ve, kâ lè dzeins dâo, batsî arrevâvon dza. Assebin sè mette à fèrè on tât dêtertîn que s'n'ami Dzaquîè, l'appointé, que dévessâi ètrè parein, que saillèssâi d'arrevâ et qu'oïessâi cé trafi, eintrè tot drâi et fâ : Qu'âs-tou, Calonier ?

— Qu'âs-tou !! Y'é que y'avé on bio jambon que cliâo tonaires dè rats m'ont rupâ. Y'avé portant peindu mon sâbro decoutè, mâ mè rrâodzâi se cliâo z'eimpouésons dè bêtès ein ont z'u pouâire !

La veille de l'an, un nombreux groupe d'ouvriers en goguette réglaient une contestation à coups de poings. Quoique la mêlée fut complète, elle ne faisait cependant pas présumer de bien fâcheux résultats ; mais elle produisit assez de vacarme pour attirer l'attention de trois agents de police. A la vue de la force municipale armée de cannes, tous les émeutiers prirent la fuite, sauf un ouvrier cordonnier qui cherchait son chapeau.

Un des agents le saisit au collet en lui disant : Vous allez nous renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette bataille, dont nous espérons saisir les promoteurs.

Eh ben, m'ssieu, répond le pauvre garçon tout ahuri, je vous assure que je ne sais pas grand'chose ; j'ai été dessous tout le temps.

Mon pommier.

Tu n'as vu que trente printemps,
Pommier charmant, bouquet de roses,

Avec tes fleurs à peine écloses,
Encore plus roses que les roses.
Et moi j'ai bientôt soixante ans!

Il m'en souvient, joli pommier,
Oh! quelle douce souvenance!
En te plantant, plein d'espérance,
J'aimais.... et rare circonstance,
Dans son cœur j'étais le premier.

Aujourd'hui j'ai mes fleurs aussi,
Mais ce sont les neiges de l'âge.
Blanches fleurs dont mon front s'ombrage,
Venez vous abriter ici.

Pourrai-je encor quelques printemps,
Revoir ton ombre solitaire,
Et rêver plus loin que la terre
Une paix toujours éphémère,
Fugitive comme le temps?

Alors après ma mort, dans la saison des roses,
Brises, sur mon tombeau, portez dans vos soupirs,
Quelques lambeaux fanés des fleurs à peine écloses,
Du pommier où j'aimais cueillir des souvenirs.

Corsier, 6 mai 1875.

L'oie.

Souvent quand on veut indiquer qu'une personne a peu d'intelligence, on dit, elle est bête comme une oie. En tel cas un curé écrivait que certains de ses collègues étaient des oisons, ce qui est le diminutif de l'oie et non pas l'oie mâle, qu'on appelle jars. Ce vieux proverbe n'est pas toujours vrai et souvent on fait tort à la personne à laquelle on l'applique et à l'oiseau qui sert de comparaison. Les oies ne sont pas moins intelligentes que les autres animaux de basse-cour et, chose digne de remarque, ce n'est pas toujours l'éducation qui développe cette intelligence, mais elle paraît être innée chez ces animaux et n'attendre que l'occasion de se manifester, en sorte de rendre l'homme attentif à ce développement de l'être intérieur, de l'âme, dont l'espèce humaine s'attribue le monopole.

En voici un curieux exemple. Il y a 70 ans, lorsque mon père vint s'établir à la campagne que j'habite, il acheta du fermier un troupeau d'oies pour faire partie de la basse-cour. On n'en savait pas l'âge et il était réservé à la dent d'en faire l'appréciation. Ces lourdes volailles faisaient des irrptions fréquentes dans le jardin qu'on venait de créer. De leurs pieds palmés elles écrasaient les jeunes plants; de leurs longs becs, elles mangeaient les salades, sans attendre l'huile et le vinaigre; elles ne respectaient point les jeunes choux et leurs dégâts devenaient intolérables. On se décida alors à manger les oies pour qu'elles ne mangeassent pas le jardin. L'une après l'autre elles eurent le cou coupé et ce fut à la sortie de la broche qu'on remarqua, avec dépit, qu'elles avaient dépassé l'âge des oisons.

Il n'en restait plus que deux: un vieux jars et une oie sur le retour. Le premier fut condamné, comme ses prédécesseurs. La cuisinière, aidée d'une de mes sœurs, lui coupa le cou et emporta la volaille sans s'occuper de la tête, qui resta près du billot, sous le bûcher. L'oie survivante avait vu l'exécution et quand les exécuteurs se furent éloignés, elle s'approcha de la tête sanglante du jars et se mit à pousser des cris lamentables qu'on ne saurait appeler des sifflements. C'étaient des gémissements plus sincères et plus naturels que ceux d'une veuve, car l'oie ne voyait plus de jars autour d'elle pour remplacer le défunt. Elle prit sa tête à son bec, la porta près du ruisseau, s'accroupit à côté et ne

voulut plus la quitter. Vainement la cuisinière lui offrit à manger, l'oie ne l'accueillit que par un sifflement de colère et allongea son cou pour la pincer. Elle fut ainsi deux jours à traîner cette tête d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce que mon père, s'en étant aperçu, s'approcha de l'oie, la caressa avec douceur et lui donna un peu de pain qu'elle accepta. Elle abandonna alors sa triste relique et se mit à suivre mon père dans ses occupations de la campagne, comme le ferait un chien. Quand elle le voyait de loin, elle prenait son vol pour aller le rejoindre et lui exprimer, par des cris particuliers, combien elle était satisfaite de le retrouver. Elle s'empara tantôt à entrer dans la maison, à l'heure du dîner, non pas pour aller à la cuisine, où avait passé toute sa famille, mais dans la chambre à manger, où elle se tenait à côté de mon père, attendant qu'il lui donnât sa petite part du dîner.

(Rameau de sapin.)

Deux campagnards entrent au café Schweitzer, prennent place et éprouvant un certain étonnement à la vue des nouvelles bouteilles prescrites par la loi fédérale.

« Que voulons-nous boire ? » dit l'un d'eux.

— Ma foi, répond l'autre, on ne sait plus que demander avec ces nouvelles mesures; le diable n'y voit plus goutte. Ça ne fait rien, ajouta-t-il en faisant signe au sommelier, apportez-vous toujours un hectolitre pour commencer et puis après on verra.

Plusieurs amateurs de bons morceaux étaient réunis au restaurant S... autour d'une table copieusement servie. La conversation était des plus animées: « Un peu de silence, Messieurs, s'écria l'un des convives, vous faites tant de bruit, qu'en vérité on ne sait pas ce que l'on mange. »

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle et revue suisse* vient de paraître et contient les articles suivants: I. Juste Ollivier, par M. Eugène Rambert. II. Mahomet et le mahométisme, par M. Aug. Glardon. III. Qui se ressemble s'assemble. — Nouvelle de M. Melchior Meyr. IV. Journal d'un voyage en Turquie, par M. Alfred Gilliéron. V. Carlino. — Nouvelle par M. J. Ruffini. VII. Chronique parisienne. VIII. Chronique anglaise. IX. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel place, de la Louve, Lausanne

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Dimanche 7 Janvier 1877.

LE BOSSU

Grand drame en 10 actes du théâtre de la Porte-St-Martin.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.

Mardi 9 janvier 1877:

Représentation extraordinaire composée de pièces du Théâtre du Palais-Royal.

Jeudi, 11^e représentation de l'abonnement.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY